

santes en face de cette situation. En fait, cependant, elles ouvraient la porte à une conclusion que l'on peut certes bien qualifier de politique, mais qui, d'une manière ou d'une autre, signifie le glas de toute révolution prolétarienne. Cette conclusion est la suivante : le fait que la domination des monopoles ne soit pas le stade ultime du capitalisme peut signifier *le dépassement par le capitalisme lui-même de ses propres contradictions*. On conçoit que la question soit cruciale et que la réponse ne puisse s'accommoder avec aucune équivoque. En restant muettes sur cette question, les théories capitalistes d'Etat impliquent la possibilité d'une telle interprétation et dans cette mesure constituent quand même, en définitive, une entreprise de démoralisation du prolétariat. En effet, où sont donc dans toute une série de pays le chômage, les crises, la démocratie bourgeoise elle-même, qui permettait à ces contradictions de trouver une expression politique positive sur le plan de la lutte de classe elle-même (droit de grève, droit d'organisation) ? Le fascisme aussi n'avait-il pas « surmonté » en partie ces contradictions classiques ? Que reste-t-il dans ces conditions des contradictions capitalistes de l'époque impérialiste ?

Pour répondre à cette question, il convient d'abord de rappeler — ce que Lénine en limitant la portée de la partie économique de son analyse avait sous-estimé dans sa partie historique — que la tendance la plus fondamentale de l'évolution capitaliste, c'est la tendance à la concentration capitaliste. De même que les crises aboutissaient à une accentuation de cette tendance et à l'extension de la monopolisation, la guerre, comme grande accélératrice du processus historique, ne peut aboutir qu'à une accélération de la tendance mondiale à la concentration. Après chaque guerre, les plus faibles sont éliminés ou subordonnés aux plus forts, jusqu'au moment où la rivalité entre puissances exploitrices s'identifie quasiment au partage du monde entre deux immenses blocs. Arrivé à ce point le « repartage » du monde ne peut signifier que la domination mondiale elle-même. C'est pourquoi il ne peut y avoir « des guerres » en général, mais une séquence tout à fait limitée de guerres dont la dernière se situe obligatoirement au moment où il ne reste plus que deux adversaires de taille à s'affronter, jusqu'au moment où en d'autres termes l'ère des guerres de coalitions de puissances est définitivement close.

Mais il serait absurde de voir dans ce mouvement de concentration lui-même une quelconque « solution » au régime mondial d'exploitation. Ce mouvement n'exprime que la logique du système capitalisme ainsi que l'avait montré Marx dans *Le*

Capital. En réalité, ce sont au contraire les contradictions fondamentales du capitalisme qui accélèrent cette évolution dans de telles proportions qu'en un siècle elle est presque arrivée à son terme.

Or, la plus essentielle de ces contradictions est celle qui existe entre les moyens et les buts. Cette contradiction-là n'a jamais été surmontée, mais *ses formes transitoires d'expression ont évolué*. Elle s'est historiquement exprimée dans les crises et par la guerre (opposition entre la surproduction d'objets de consommation et la sous-consommation ouvrière, opposition entre le développement des appareils de production et les cadres nationaux étroits du capitalisme), et elle continue de s'exprimer aussi de cette manière-là, mais maintenant elle tend *internationalement* à s'exprimer dans la guerre elle-même, au sein du *procès de destruction*.

En effet, il n'existe pas d'une part de solution dans le cadre national à un tel conflit universel et ultime, sur la base d'un « repartage » du monde, historiquement dépassé de loin par l'évolution de la concentration mondiale, et d'autre part le développement de moyens matériels mis en œuvre — et non plus seulement des « gros bataillons » — introduit au sein du procès de destruction lui-même la contradiction fondamentale des moyens et des buts, qui, *internationalement*, ne trouve plus d'autre terrain d'expression.

Mais cela signifie alors, que, malgré le caractère contradictoire « anarchique » d'un monde dont les *bases sociales* ne sont pas unifiées, il existe bien un terrain sur lequel le régime capitaliste, qu'il soit bureaucratique ou classique, exprime ses contradictions les plus fondamentales d'une manière universellement identique.

Il est clair qu'au point de vue de la méthode, c'est là une chose extrêmement importante, parce que cela signifie que c'est sur le terrain de la guerre qu'il faut se placer pour donner la réponse à la question typiquement léninienne : quelles sont les contradictions *universelles* du capitalisme, abstraction faite des différences de régimes politiques, ou des formes juridiques (propriété privée ou non) dans lesquels il s'exprime, sur lesquelles les ouvriers puissent se baser pour développer une *action pratique*. D'autre part, politiquement, cette affirmation est importante parce qu'elle enlève toute équivoque sur la question de savoir si oui ou non le capitalisme a fait la preuve qu'il serait capable de surmonter ses contradictions. La réponse est cette fois-ci clairement : Non.

Nous pouvons conclure en disant que la tâche qui est aujour-

d'hui offerte à l'avant-garde est de faire la synthèse entre l'élaboration d'une perspective englobant à la fois la paix actuelle et la guerre à venir, et la formulation concrète du défaitisme révolutionnaire conçu comme action subversive pratique de la classe ouvrière dans les conditions de la guerre.

Une telle synthèse ne peut se faire que si l'on montre quels sont les rapports qui existent entre la perspective et la crise historique du capitalisme parce que le prolétariat ne peut agir que sur la base d'une crise aiguë de la société d'exploitation. Pour cela, il faut avoir clairement à l'esprit quelles sont les caractéristiques fondamentales du capitalisme, considéré dans son évolution d'ensemble et abstraction faite de ses formes transitoires d'expression (concurrentiel, monopolistique, d'Etat). La formulation de départ est extrêmement simple : l'ère capitaliste se définit par la domination du travail mort (capital) sur le travail vivant. Mais de cette définition découle une série de conséquences. D'une part une telle domination du capital sur le travail vivant est *contradictoire en elle-même* et cette contradiction est justement celle des moyens qui sont trop développés pour les buts étroits qui sont ceux de la classe qui domine. D'autre part, une telle domination est aussi contradictoire avec l'existence et le développement d'une classe révolutionnaire d'exploités, *ayant conscience de son exploitation*. Qu'est-ce que cela signifie ? Que les conditions de la révolution sont doubles : d'une part la contradiction des moyens et des buts arrivée au stade critique où elle ne puisse plus être maintenue dans les limites où elle est contrôlable par les classes dominantes, et d'autre part le niveau de conscience de la classe révolutionnaire : le prolétariat. Or, ces deux facteurs n'évoluent évidemment pas d'une manière ni uniforme, ni parallèle, bien qu'ils se déterminent étroitement l'un l'autre. La révolution est bien le fruit de leur conjugaison, mais il serait absurde de vouloir, en droit, en donner une formule optimum. C'est pour cela que le moment où la contradiction entre les moyens et les buts atteint un point de crise n'est pas obligatoirement et, pour cela seul, le moment le plus favorable à la révolution.

La formule Léniniste « en haut on ne peut plus, en bas on ne veut plus » qui n'est que l'expression sous forme populaire de l'analyse que nous venons de faire, est en fait une formule algébrique dans laquelle on peut donner à chaque terme un contenu concret variable. Or, dans les faits, ce contenu concret ne peut être donné que si l'on tient compte du stade d'évolution qu'a atteint la tendance du capitalisme à la concentration. En effet, si les contradictions du régime accélèrent cette tendance

à la concentration, cela signifie que tant que ce régime se survit, ses contradictions se reproduisent chaque fois sur une échelle plus large. C'est pour cela qu'il est évident que si l'on caractérise notre époque comme une « ère de guerres et de révolutions » en général, ce contenu concret ne sera jamais donné et l'utilité de la première formule extrêmement profonde de Lénine se trouve réduite de ce fait à zéro.

C'est justement parce que nous avons analysé l'évolution de ces vingt-cinq dernières années à la lumière de la tendance capitaliste à la concentration, que notre perspective de l'inévitabilité de la prochaine guerre n'est précisément que la concrétisation des deux termes « en haut on ne peut plus, en bas on ne veut plus » : d'une part le niveau de conscience du prolétariat n'est pas tel qu'il puisse dès maintenant prendre pleinement conscience dans sa majorité de l'exploitation bureaucratique, d'autre part les conditions objectives sont telles — rupture du marché mondial, inégalité des bases sociales des régimes d'exploitation en présence — que seule la guerre donnera pleinement la possibilité objective d'une lutte unique du prolétariat « sur les deux fronts », basée sur l'utilisation des contradictions universelles du système mondial d'exploitation, parce que la guerre est de nos jours le seul terrain commun d'expression de l'universalité de la contradiction fondamentale du capitalisme, bureaucratique ou classique, entre les buts et les moyens.

Sur le plan de l'action pratique, le défaitisme révolutionnaire, comme expression politique de l'autonomie de la classe ouvrière, ne peut trouver sa formulation moderne que sur le plan de l'irruption réellement autonome d'une « troisième force » dans la guerre elle-même et qui exploite les contradictions internes de cette guerre *prise dans son ensemble* afin de faire transcroître la guerre impérialiste en guerre civile révolutionnaire.

C'est essentiellement pour cela que se pose la question : pourquoi la fin de la guerre 1939-45, ou l'après-guerre immédiate n'a pas donné lieu à de grands mouvements de masses ; en tirer aussitôt des conclusions sur *le recul du prolétariat*, c'est s'interdire toute capacité la plus élémentaire de tirer les leçons de l'histoire.

La seule question que l'on peut et que l'on doit se poser est celle-ci : pourquoi, *au sein de la guerre*, du procès de destruction lui-même, le prolétariat n'a-t-il pas pu se dégager comme un facteur de force autonome. Evidemment la réponse devra faire intervenir le niveau de la conscience politique des ou-

vriers, mais elle devra aussi tenir compte de *facteurs objectifs*, dont d'ailleurs l'étude offrira la seule base permettant de tracer une perspective objective concernant la guerre à venir.

III. — LES GUERRES MODERNES

Si l'on a bien suivi notre raisonnement, on comprendra que *l'interprétation marxiste* de la formule clausewitzienne suivant laquelle la guerre n'est que la continuation de la politique par d'autres moyens aboutit de nos jours à justement faire éclater cette formule pour lui substituer celle suivant laquelle la guerre ne doit pas être envisagée comme étant l'expression sur un autre plan des conflits politiques du *moment*, mais comme une étape de l'évolution du système mondial d'exploitation à laquelle il faut faire correspondre l'évolution générale des guerres modernes, dont elle exprime un moment particulier. Mais en quoi peut-on parler de guerres MODERNES ? Pour répondre à cette question, il va nous falloir, nous aussi, « corriger » certaines affirmations d'Engels maintenant dépassées.

Dans ses notes sur la guerre de 1870-71, déjà citées, Engels déclare : « L'infanterie est l'armée qui décide des batailles ; une futile balance des forces en cavalerie et artillerie, y compris mitrailleuses et autres engins faisant des miracles, *ne comptera pour beaucoup ni d'un côté, ni de l'autre.* » Personne ne contestera de nos jours que les « engins faisant des miracles » comptent justement pour beaucoup, y compris et surtout au point de vue de l'infanterie elle-même. En fait cette proposition semble s'être si complètement renversée que l'on pourrait être porté à approuver sans restriction l'affirmation classique du général anglais Fuller, suivant laquelle : « Ce sont les outils, c'est-à-dire les armes, qui, lorsque l'on a réussi à découvrir ceux qui conviennent, entrent pour les 99 centièmes dans l'obtention de la victoire (1). » A la même époque, Foch était le chef d'une

(1) Il n'est pas question de dire que cette opinion soit en contradiction avec la citation que nous avons faite plus haut de Engels portant sur un jugement concret, d'ailleurs révélé exact, à propos des opérations de la guerre de 1870. En effet, on sait que c'est Engels lui-même qui disait : « La force n'est pas seulement un acte de volonté mais elle demande avant de pouvoir s'exercer à avoir des bases très réelles, en particulier des instruments parmi lesquels celui qui est parfait surclasse celui qui est imparfait ; il s'ensuit donc qu'il faut avant tout produire ces instruments, ce qui montre en même temps que celui qui fabriquera les instruments (c'est-à-dire les armes) les

école rétrograde qui expliquait que « le perfectionnement des armes à feu est un surcroît de forces apporté à l'offensive » d'où il déduisait qu'un seul principe est nécessaire au combat : attaquer. (2)

Ce qu'il s'agit donc de montrer, c'est en quoi l'estimation concrète de Engels, valable pour la guerre de 1870, ne l'est déjà plus pour celle de 1914, parce que c'est à travers cette brève analyse que l'on aboutira à une définition correcte de ce que l'on appelle d'une manière vague les guerres modernes.

On peut noter immédiatement que la guerre franco-prussienne avait déjà été le témoin de modifications radicales dans l'armement : la possession du côté allemand de canons rayés se chargeant par la culasse mit fin à la prédominance du fusil comme arme maîtresse, cependant que le fusil qui avait subi par ailleurs de sérieux perfectionnements (chargement par la culasse) mettait fin à l'emploi de la cavalerie comme arme de choc. (1)

Pourtant, par rapport à la conduite totale des opérations, ces progrès ne furent effectivement pas décisifs. En effet, comme le montre très clairement Engels, l'ensemble des opérations ont été fondamentalement déterminées par le rôle essentiel joué par les places fortes françaises, et plus particulièrement celle de Paris. « S'il est une question militaire, écrit-il le 21 novembre 1870, que l'expérience de la présente guerre puisse être dite avoir définitivement réglé, c'est celle de l'utilité de fortifier la capitale d'un grand Etat... les fortifications de Paris ont rendu dès à présent des services tellement immenses à la France, que la question est autant vaut dire décidée en leur faveur. » C'est à cause de ce rôle des fortifications, immobilisant des centaines de milliers d'Allemands, que Engels, jusqu'à la fin de la guerre, affirmait que les Français pouvaient reprendre le dessus, à condition qu'ils soient réellement capables de réaliser la nation en armes, d'avoir « les gros bataillons » de leur côté. Il rattachait même l'importance (considérable à ses yeux) et l'efficacité des partisans de l'époque (les francs-tireurs), directement à ce rôle

plus parfaits triomphera de celui qui fabriquera des instruments imparfaits ». Fuller d'ailleurs, qui cite ce passage, précise : « Autant que je sache, Engels est le premier qui ait considéré cette vérité comme un principe fondamental dans la production des armes ».

(2) Cette affirmation de Foch se basait sur l'extraordinaire raisonnement suivant : « Une bataille perdue est une bataille que l'on croit avoir perdue. Car une bataille ne se perd pas matériellement. Donc c'est moralement qu'elle se perd. Mais alors c'est aussi moralement qu'elle se gagne et nous pourrions prolonger l'aphorisme par : Une bataille gagnée, c'est une bataille dans laquelle on ne veut pas s'avouer vaincu ».

(1) Une seule salve suffisait à briser une charge, comme cela se produisit pour les chasseurs d'Afrique du général de Gallifet à Sedan. (Cité par Engels.)

des forteresses, et ceci d'une manière générale, aussi bien que particulière. En effet, faisant une comparaison avec la campagne napoléonienne de 1809 en Espagne, il dit : « ces bandes (de partisans) n'auraient pu tenir bon si peu de temps que ce fût n'eût été le grand nombre de forteresses dans le pays; forteresses qui petites et vieilles pour la plupart, exigeaient encore un siège en règle pour les réduire. » Et il ajoute : « De pareilles forteresses étant absentes en France, même une guerre de guérilla ne pourrait jamais y être très à craindre s'il n'y avait quelques autres circonstances pour en compenser l'absence. Et une de ces circonstances est la fortification de Paris. »

Or, à l'époque, pour attaquer une telle forteresse, « la méthode perfectionnée par Vauban, explique Engels, est toujours la seule en usage, *bien que l'artillerie rayée de l'assiégé puisse mener à des variantes*, (1) si le terrain devant la forteresse est parfaitement de niveau à une grande distance » (cas d'ailleurs très rare). Il décrit ensuite longuement ce qu'est un siège suivant les règles : ouverture d'un premier parallèle, puis d'un deuxième, enfin d'un troisième demi-parallèle, le deuxième étant terminé la sixième nuit, le troisième la dixième. Ensuite viennent d'autres opérations encore plus compliquées et réglées elles aussi selon un véritable rite, pour se terminer enfin la dix-septième nuit, si l'on n'est pas « dérangé par des sorties heureuses ». Voilà qui permet de comprendre clairement en quoi cette guerre ne fait pas partie de ce que nous appelons les guerres modernes, malgré l'existence dès cette époque d'armements que l'on peut quand même considérer comme modernes. Pour achever ce tableau, ajoutons que pour bombarder Paris efficacement, il aurait fallu « quelques deux milliers de canons rayés et de mortiers de gros calibre », alors que selon toutes probabilités, le parc de siège allemand « se composait de quelque quatre à cinq cents pièces de canon ». On comprend que « la force intrinsèque de la place se montra si formidable aux envahisseurs, la tâche d'attaquer « *lege artis* » cette cité immense et ses ouvrages extérieurs leur apparut si gigantesque qu'ils l'abandonnèrent tout de suite et résolurent de réduire la place par la famine ». (19 janvier 1871).

C'est dans la guerre de 1914-18 que le canon de campagne à tir rapide (affût sans recul 1891) et la mitrailleuse automatique (1886) devinrent les armes dominantes. Il en résulta une révolution de la théorie prévalente de la guerre « en substituant

(1) Mis en italique par nous.

comme grand principe directeur la percée à l'encerclement » (Fuller). Cependant l'effet immédiat qui en résulta fut l'inverse de ce que l'on pouvait croire. Si les bombardements d'annihilation permirent généralement de garantir un succès initial en détruisant les communications dans la zone de l'avant, « ces tirs créaient pour le mouvement et le ravitaillement et de l'artillerie et de l'infanterie, un obstacle — la zone des trous d'obus — aussi formidable que le système de tranchées et de boyaux qu'ils avaient détruit. Ainsi, quoique l'arme dominante — le canon — soit devenue maîtresse du champ de bataille, elle ne pouvait jouer un rôle décisif par suite de son manque de mobilité. Bloquée dans la zone des trous d'obus, l'infanterie ne le pouvait pas davantage. » D'où l'immobilité de la guerre de tranchée qui joua un rôle si profond sur la mentalité du combattant.

Ce ne fut que durant la deuxième moitié de la guerre (septembre 1916), que cette contradiction fut surmontée avec l'introduction des tanks. Non seulement ces véhicules tout terrain grâce à leurs chenilles, purent opérer comme une chaîne mobile de batteries blindées, mais encore ils résolvaient le problème de la conjugaison du mouvement et de la protection (neutralisation des balles par le blindage).

On peut conclure ce tableau en disant que les éléments les plus essentiels des guerres modernes se sont décisivement affirmés durant la guerre de 1914-18. Cependant, pour en dégager la signification entière, qui seule nous permettra d'arriver à une définition objective de ces guerres, il est bien préférable d'envisager la guerre de 1939-45 qui les a pleinement mis en lumière.

C'est durant cette guerre que le tank et l'avion devinrent réellement les deux « armes » dominantes, les deux « outils » maîtres. Mais, ainsi que le fait remarquer très justement Fuller « intrinsèquement les tanks et les avions ne sont pas des armes, mais au contraire des véhicules que l'on peut charger au maximum avec tout ce que l'on veut ». Des véhicules qui coordonnent la protection (blindage) et la puissance offensive (puissance de feu) au moyen de la puissance motrice. Les conséquences de cette évolution sont énormes, et ceci tout d'abord sur le plan strictement militaire, au sens étroit du terme. En effet, la formule de la substitution de la percée à l'encerclement se prolonge et se complète par la constatation que « dans la guerre des blindés la défense est bien plus stratégique que tactique, c'est-à-dire qu'elle dépend bien plus de l'espace comme facteur d'épuisement que des obstacles comme facteur de résistance ». Il en résulte que l'efficacité de l'organisation armée devient vé-

ritablement l'efficacité de l'organisation industrielle et mécanisée de l'armée : développement de l'autonomie (rayon d'action) des engins mécanisés, capacité de transport aussi bien terrestre, naval qu'aérien, moyens de stockage rapide et constitution de relais qui ne sont pas seulement de simples points de ravitaillement, mais qui constituent aussi dans leur ensemble, de véritables chaînes industrielles assurant la réparation, la remise à neuf et l'entretien des machines. Il faudrait faire toute une description concrète de cette physionomie de la guerre moderne, mais une telle description ne rentre pas dans le cadre de cet article. Les lecteurs pourront la trouver dans le prochain article qui comprendra une vue d'ensemble des opérations de la dernière guerre.

Ce qui nous intéresse essentiellement ici c'est que cette vue très schématique de l'évolution de la guerre depuis cinquante ans nous permet de dégager le principe général suivant : *l'aspect mécanique et industriel en tant que tel de la guerre passe directement au premier plan et se substitue définitivement à la prédominance exclusive des armes en tant que telles, c'est-à-dire en tant qu'outils spécifiques et dont le caractère et l'extension sont ainsi limités dès le départ.* C'est là, à notre avis, la seule définition objective du caractère moderne des guerres, car tout jugement porté sur l'évolution de ces guerres, non seulement passées, mais encore à venir, doit tenir compte avant toute autre considération de cette caractéristique. En effet, c'est sur cette base que peuvent reposer aussi bien l'analyse de l'évolution de l'organisation armée que celle — plus importante encore — de l'évolution de la situation du combattant dans la guerre.

Evidemment, il ne peut être question pour nous de développer de telles analyses *dans leur ensemble*, non seulement dans le cadre de cet article, mais encore dans celui de n'importe quel article pris séparément. Par contre, il est indispensable de souligner dès maintenant quelques aspects fondamentaux de la guerre moderne qui sont directement liés à cette définition et qui nous ramènent directement aux préoccupations politiques qui sont les nôtres.

La première conclusion qui s'impose c'est la constatation que, dans les guerres modernes, *la stratégie tend à se déterminer directement au stade de la production*, et ceci non pas seulement en tant qu'elle est déterminée objectivement par les niveaux généraux de production, mais aussi en tant qu'*orientation et planification consciente, qualitative et quantitative, de cette production.* En d'autres termes la stratégie tend à se définir

comme une *adéquation anticipée de la production industrielle des moyens au but.*

Mais, étant donné que les opérations militaires ont toujours eu pour objectif immédiat la neutralisation ou la destruction des moyens de l'adversaire, du jour où ces moyens tendent à s'identifier directement avec les moyens industriels en tant que tels, il en résulte automatiquement que cette destruction ou cette neutralisation s'identifie soit avec la destruction intégrale, soit avec le contrôle total des forces productives humaines et matérielles de l'adversaire. On peut dire ainsi que le second principe est l'homologue du premier, et c'est pourquoi la guerre évolue obligatoirement entre deux pôles : la destruction dite « stratégique » (bombardements atomiques ou non, guerre biologique, etc...) de caractère intégral et l'occupation directe et *permanente.* (1)

Ainsi, par le truchement de cet homologue du principe voulant que la stratégie tende à se déterminer directement au stade de la production, homologue qui implique soit l'occupation totale, soit la destruction totale, le procès de destruction devient universel *dans la forme.* En effet, dans son *contenu*, la guerre demeure limitée parce que ce contrôle des moyens humains et matériels de l'adversaire n'est ne peut être qu'un *contrôle de classe.*

C'est dans cette contradiction de l'universalité de forme de l'objectif immédiat de la guerre et de la limitation de fond du but de la guerre que réside la base objective, d'abord de l'impasse stratégique croissante de la guerre, ensuite de la transcroissance de la guerre « impérialiste » en guerre civile révolutionnaire.

Impasse stratégique croissante parce que, au fur et à mesure que l'un des adversaires met la main sur les forces productives humaines et matérielles de la zone d'influence de l'autre, ce « succès » (désorganisation des forces armées permanentes de l'adversaire), loin de mettre un terme à la lutte, engendre automatiquement de nouvelles formes de lutte, essentiellement de caractère partisan, formes de lutte qui par ailleurs peuvent ou non demeurer sous le contrôle de classe du « vaincu » provisoire.

Transcroissance de la guerre impérialiste en guerre civile révolutionnaire parce que le maintien du contrôle de classe du

(1) Nous ne nous occuperons ici que du deuxième de ces deux termes, d'ailleurs le plus important, mais sans oublier que l'analyse critique du premier est indispensable pour régler le problème important du caractère « apocalyptique » des guerres modernes.

vaincu provisoire tend de plus en plus à dépendre de l'efficacité de la mystification idéologique des masses.

Il nous faut nous arrêter un peu sur ce deuxième point. Le contrôle total des forces productives humaines et matérielles, non seulement de l'adversaire, mais encore de ses propres « alliés », suppose la recherche d'une base sociale aussi bien chez « l'ennemi » que chez l'« allié » comme agent indispensable de collaboration à ce contrôle. Mais si cette base sociale doit avoir un caractère authentiquement « national », c'est-à-dire ne pas consister en une simple cinquième colonne, la propagande faite pour se la gagner doit avoir un contenu politique universel et faire appel à des intérêts universels de classe. Il en résulte que dès le départ les idéologies mises au service de la guerre doivent déborder le cadre national traditionnel et se présenter comme ayant une portée universelle. Il est d'autre part incontestable que dans les conditions du système mondial d'exploitation de telles formes universelles de propagande ne peuvent être en réalité que des formes universelles de la mystification, puisque dans la réalité il ne peut s'agir que de l'universalisation d'une domination de classe.

Dans cette mesure, si tout succès stratégique décisif, loin de mettre fin à la lutte en engendre une nouvelle autrement plus irréductible et plus acharnée, les adversaires sont poussés à un combat idéologique pour subordonner ces nouvelles forces directement à leurs buts limités de classe. Or dans les faits, c'est-à-dire dans le cadre des fluctuations de plus en plus amples de la guerre de mouvement, cette compétition idéologique ne peut se révéler à la longue que sous son véritable jour, celui d'une mystification universelle dont les formes opposées d'expression ne font que voiler une identité profonde du contenu : la domination de classe comme but ultime et même mieux encore, l'approfondissement de l'exploitation qui en résulte.

Evidemment, dans une première étape, les mouvements de partisans — et nous allons voir ce que l'on doit entendre par ce terme dans le paragraphe suivant — peuvent demeurer subordonnés à la stratégie générale des blocs adverses. Même à ce niveau cependant leur existence signifie une prolongation de la lutte et pour ainsi dire un embourbement du conflit principal, par le truchement duquel la guerre « éclair » se transforme en guerre d'usure. En d'autres termes même lorsque les « troisièmes fronts » restent subordonnés aux fronts fondamentaux, leur existence introduit un élément nouveau dans la lutte qui est un facteur indéniable de paralysie croissante des grandes opérations.

C'est déjà ce qui s'est produit en partie, lors de cette dernière guerre. Pourtant le maintien d'une telle subordination n'est nullement inéluctable, ni partout, ni surtout toujours. Dans la prochaine guerre, les idéologies qui s'affronteront sur ce terrain auront un caractère de mystification autrement plus universel que dans la précédente et les conditions de la constitution au moins partielle de véritables « troisièmes fronts » seront autrement plus mûres. Mais avant d'aborder ce problème, il est indispensable d'avoir une idée tout à fait claire de la signification sociologique des mouvements de partisans. C'est cette question que nous abordons maintenant.

IV. — LE PARTISANAT

ET SES RAPPORTS AVEC L'ARMEE REGULIERE

Il n'existe probablement pas de problèmes à la fois plus brûlants et plus complexes, dans le domaine de la violence organisée, que ceux qui sont posés par le développement *moderne* dans la guerre, de ce que l'on a appelé irréguliers, les maquisards, les partisans, les guerilleros et que nous engloberons ici, chaque fois qu'il s'agira d'en rendre compte de la manière la plus générale sous le terme de *partisanat*.

C'est pour cela qu'il serait vain de vouloir se contenter d'en donner une vague et simpliste définition « sociologique », serait-elle de style marxiste, permettant de régler les problèmes ainsi posés par quelques phrases sur le caractère paysan, national ou petit bourgeois de cette forme de lutte. Il doit sembler clair que ce serait pour le moins ignorer systématiquement l'extension de ce problème qui, de toute évidence, déborde largement de nos jours ce fameux cadre « paysan ». On peut et on doit aboutir à une définition « sociologique », mais il ne saurait être question de partir d'une telle définition, quelle qu'elle soit.

1. *Caractéristiques techniques.*

Cela est si vrai d'ailleurs, que dès que l'on aborde le problème un peu concrètement, la guérilla semble se définir le plus essentiellement comme l'utilisation exclusive d'une tactique bien déterminée. Une des premières définitions qui en fut probablement donnée reste à cet égard tout à fait valable : « Prêts à

tous les sacrifices, libres des besoins de la mollesse, comme de tous les préjugés d'uniforme, de service et d'armes, ils formaient des corps irréguliers, se choisissaient leurs chefs, opéraient suivant leurs caprices, *attaquaient partout où le nombre et l'occasion les favorisaient, fuyaient sans honte partout où ils n'étaient pas les plus forts.* » (1) (Gouvion Saint Cyr : « Journal des opérations de l'armée de Catalogne » en 1808-1809).

En fait, les guerilleros semblent réaliser le plus parfaitement ce principe militaire bien connu qui est l'essence même de toute tactique et suivant lequel il convient de n'attaquer sur des points donnés que là où l'on est le plus fort et de se dérober au combat sur les points où l'on est le plus faible. Or justement s'il se trouve que dans les faits tout l'art militaire ne se résoud pas en une formule si simple, c'est que son application intégrale n'est précisément pas réalisable pour une armée régulière. On peut même dire que la complexité croissante de la guerre est directement proportionnelle à la difficulté croissante de respecter ce principe tactique sans lequel cependant il n'existe pas de succès possible. En effet, la puissance d'une armée est une chose, mais l'expression de cette puissance dans le rapport de forces en est une autre et ne se concrétise que dans l'exploitation des faiblesses de l'adversaire, sur des lieux et dans des domaines tout à fait déterminés. Si au bon moment, à l'endroit voulu, la supériorité qualitative et quantitative en hommes et en matériel n'a pas été assurée, un pays puissant peut perdre de grandes batailles, sans que sa supériorité objective ait eu l'occasion de se concrétiser sur le plan du rapport de force. C'est d'ailleurs le fait que la guerre se situe essentiellement et décisivement sur ce plan du rapport de forces, à chaque moment, qui permet de considérer que les phénomènes guerriers se distinguent des autres phénomènes sociaux « pacifiques ».

C'est ainsi que la guérilla se définissant du premier abord comme tactique, se définit par voie de conséquence aussitôt sur le plan social. Seuls des irréguliers peuvent se dérober au combat pour se regrouper le moment d'après, et ceci pour des raisons avant tout sociales : parce que ce sont des *volontaires* dont le désir pour ainsi dire personnel de combattre à nouveau est la garantie de ce regroupement. Il en découle automatiquement aussi que l'autorité dans ces conditions ne peut être que le fruit d'un choix et non imposée. C'est pourquoi les porteurs de cette autorité sont élus ou plus ou moins positivement agréés. Si l'on pense que la lutte contre la désertion et l'obéissance aux ordres

(1) Souligné par nous.

ont toujours été le souci primordial de toute armée régulière, on se rendra aisément compte du *surcroît* de supériorité que ces caractéristiques sociologiques confèrent à ce type de combattant. Le mouvement ouvrier révolutionnaire a même fini par considérer que cette supériorité sociale était en définitive la seule véritable et profonde supériorité du partisan et qu'il suffisait d'en introduire les caractéristiques les plus fondamentales dans les formations régulières pour qu'elles puissent synthétiser les deux efficacités propres aux armées régulières et aux irrégulières.

En réalité, ces caractéristiques purement sociales, n'ont jamais été le monopole des guerilleros. Presque toutes les naissances de nationalités bourgeoises se sont accompagnées de la prédominance du volontariat et de l'élection des officiers, mais pratiquement, *nolens, volens*, cet usage s'est inéluctablement altéré et ceci toujours fondamentalement pour la raison suivante : l'armée régulière est un organisme trop complexe pour pouvoir systématiquement refuser le combat s'il le faut, et voit donc *augmenter le chiffre de ses pertes indispensables*. Le principe tactique pur de la supériorité sur un point et à un moment donné se transforme obligatoirement, dans certaines phases *les plus décisives* de la lutte, en celui des *pertes proportionnellement moins grandes que celles de l'adversaire*. Or un tel principe aboutit inéluctablement à la négation de la base essentielle du volontariat : l'économie en hommes, non pas considérée objectivement comme un rapport mathématique relatif (1), mais considéré subjectivement comme une économie d'hommes concrets.

Or, un tel principe est absolument valable pour le mouvement ouvrier révolutionnaire (dans la mesure où les hommes concrets, ce n'est pas seulement Pierre ou Paul, mais le révolutionnaire prolétarien qu'exprime l'existence de Pierre ou Paul). Il se complique même considérablement par le fait que ce principe de l'économie en hommes *s'étend à l'adversaire lui-même*. Mais pour l'instant cet aspect primordial de la question ne nous retiendra pas.

Ainsi, y compris pour les régimes les plus révolutionnaires, le passage de la forme combattant irrégulier à la forme combattant régulier altère pour le moins les caractéristiques sociales

(1) Par exemple, perdre 1 combattant pour 10 adversaires n'est nullement équivalent à 1.000 sur 10.000, parce que perdre 1.000 partisans révolutionnaires est une perte irréparable. Dans les guerres d'exploiteurs, par contre, ce petit raisonnement mathématique est le fin mot du génie militaire, pendant toutes les périodes où aucun des adversaires n'est en mesure de lancer une grande offensive.

du partisanat qui étaient considérées comme les plus profondes. C'est là un fait, et c'est une toute autre question que de savoir si dans certaines conditions un tel passage de l'irrégulier au régulier est indispensable ou non.

Mais nous n'avons nullement épuisé les caractéristiques techniques des guerilleros. Leur existence efficace suppose une certaine évolution de l'armement. Elle est même directement liée à la puissance et à l'extension de l'armement individuel. Pratiquement, ce fut surtout avec l'arme à feu (et déjà avant, partiellement avec l'arbalète) que la position respective des adversaires, réguliers et irréguliers, put trouver les bases objectives d'un certain équilibre. Mais aussi il faut se rendre compte que cette évolution de l'armement forme un tout extrêmement complexe, que les progrès ne se limitent pas à l'armement individuel et que les progrès de l'armement collectif ont été de pair avec ceux de l'armement individuel. Cela ne veut pourtant pas dire que la balance des forces se serait ainsi rétablie en faveur des réguliers d'une manière écrasante, mais cela signifie qu'il se crée un nouveau cadre dans lequel, dès lors, évoluent et se développent les rapports existant entre réguliers et irréguliers. En effet, ce développement à la fois des armements collectifs et des armements individuels dans l'armée régulière entraîne une organisation de plus en plus complexe de cette dernière, y introduit la division du travail et engendre ainsi les conditions objectives de sa vulnérabilité aux coups des irréguliers, qui ainsi, sont seuls à bénéficier de certains progrès, sans être liés par les impératifs de l'armement collectif et d'une division du travail trop poussée.

C'est pourquoi certains auteurs (tels que Rougeron que nous citons ici), ont pu avancer des affirmations du genre de celles-ci : « Sur bien des points, la guerilla bénéficie plus que ses adversaires du progrès de l'armement et des méthodes de combat », ou encore, concernant le second aspect de la question : « sa puissance paraît bien (être) en raison directe de la complexité de l'armement et de l'organisation militaire dont elle prend le contrepied ». En réalité, l'important, c'est de voir qu'il existe un lien, pour ainsi dire interne, qui règle les rapports entre réguliers et irréguliers et non de procéder sous cette forme catégorique à des affirmations aussi partielles, si intéressantes soient-elles par ailleurs. En effet, dans la mesure où ce lien trouve ses bases objectives dans l'évolution des armements pris dans leur ensemble (à la fois collectifs et individuels), ces rapports entre réguliers et irréguliers évoluent suivant les lignes générales tracées par cette évolution des arme-

ments. C'est ainsi qu'il s'agit bien dans la pratique de déterminer à chaque moment en quoi l'efficacité des partisans repose plutôt sur l'efficacité relative des armements individuels ou en quoi elle repose plutôt sur la faiblesse que constitue la complexité de l'organisation des armées régulières modernes. A cette question il n'existe pas de réponse toute faite, valable pour toute époque, et c'est pour cela que l'auteur cité reste en deçà du véritable problème de fond.

Il a existé historiquement, par exemple, des cas très rares (et dont le renouvellement est exclu) où des irréguliers — d'ailleurs ici typiquement sous une forme nationale « primitive » — se trouvaient dotés d'un armement, au moins individuel, supérieur à celui des réguliers (aussi d'ailleurs que d'une technique d'utilisation) : Dans la guerre d'Indépendance, les paysans américains, par ailleurs excellents tireurs, avaient un fusil très supérieur à celui dont étaient dotées les armées régulières anglaises. Il est évident que de nos jours, à la fois l'efficacité et les limitations des partisans, sont, dans les meilleurs des cas, celles des combattants réguliers dans les unités de base. Il conviendra donc d'une part, d'observer avec soin l'évolution de l'efficacité relative de l'armement de ces unités de base et son évolution, et d'autre part de déterminer l'évolution formelle de ces unités de base en tant que telle, c'est-à-dire dans quelle mesure on peut étendre cette dénomination d'unité de base à des groupements de combattants de plus en plus importants, conservant cependant un caractère d'autonomie, car ce caractère constitue la base essentielle de comparaison avec la forme partisan.

Sans vouloir préjuger de développements plus détaillés qui seraient nécessaires, mais qui n'ont pas leur place ici, on peut se prononcer d'une manière générale dans le sens suivant : bien que l'efficacité des guerilleros eut pour point de départ l'efficacité de l'armement individuel, c'est quand même essentiellement dans la vulnérabilité des armées régulières que durant toute une période historique a reposé leur puissance effective. L'Espagne de 1808-1809 a été le tombeau de l'organisation napoléonienne d'une armée caractérisée par l'introduction massive du matériel (artillerie) et l'accroissement des effectifs à un degré inconnu avant la révolution. Par contre, et malgré certaines apparences, il se développe de nos jours une situation toute différente. Le développement inouï non seulement des armements, mais des moyens matériels mis au service de la violence (mécanisation et industrialisation intensive de la guerre) comporte deux conséquences également importantes qui modi-